

***La réciproque de la pseudo-
tentation***

Kylie Ravera (ou pas)

— Et pour finir... Mademoiselle Ravera.

Par les latrines putrides de l'Ankou. Encore ?!

Avec un pincement de nez qui laissait justement supposer que ma copie de maths avait été extraite des latrines en question, le professeur Ryleh me tendit le morceau de papier du bout de ses doigts anguleux. Il m'observa ensuite dans un silence pesant pendant une durée calculée pour exprimer tout le mépris inspiré par la nullité que je personnifiais avec une constance coupable depuis le début de l'année scolaire. Tâche dans laquelle il excellait puisque quand il se dirigea vers son bureau, une fois accompli le rituel maléfique de la distribution des copies dans l'ordre décroissant des notes, ma nuque avait viré à l'écarlate et mes yeux commencés à me piquer salement.

— Si tu veux, chuchota mon voisin de table, je pourrais t'aider à reprendre ce devoir. Ce soir ? Et puis je t'invite à dîner ?

— Va te faire shampouiner, Howard.

Ce qui peut sembler un tantinet indélicat si on ignore que Howard, sous prétexte qu'il ressemblait à Cary Elwes dans *Princess Bride* et qu'il était major en mathématiques, prenait pour acquis que chacune des filles de la classe rêvait de sortir avec lui. Il s'était d'ailleurs efforcé de le prouver, avec une certaine réussite – à ma plus grande consternation. Or mon objectif à moi, c'était de passer en deuxième année de prépa scientifique au lycée d'Arkham, ce qui ne laisse pas vraiment de place pour la gaudriole. Surtout quand on s'avère être une bille en maths.

— Pas de souci, Kylie. Je reste à ta disposition. Ce sera quand tu voudras.

Son air suffisant et abominablement sûr de lui réveilla un vieux réflexe hérité de mes tendres années et je lui fis une grimace.

Voilà comment je me retrouvai à devoir rendre au professeur Ryleh non seulement mes exercices de mathématiques corrigés mais aussi, copiée cent fois : « Je ne tire pas la langue à mes camarades de classe parce que si je pense encore être en maternelle, eux sont en prépa ».

Mine de rien, c'est vachement long.

La cour du lycée d'Arkham était un endroit parfait pour se morfondre sur son sort. Hérissée de pierres recouvertes d'une substance verdâtre, encadrée de murs cyclopéens qui ne tenaient debout que par le miracle d'un ciment invisible, elle ne parvenait jamais à être totalement éclairée par la lumière du soleil, même quand il se trouvait perché au zénith. Elle dégageait également une odeur subtile de goémon, de salpêtre et de pop-corn.

Je m'approchai de l'anfractuosité rocheuse qui avait à plusieurs reprises abrité mes coups de blues, pour découvrir qu'elle était déjà occupée.

— Salut, Neil.

— Salut, Kylie.

Le garçon, qui considérait d'un œil morne une copie constellée de marques rouges, se poussa légèrement pour me faire de la place. Je me hissai à ses côtés et commençai par exhiber ma propre rature géante, histoire de montrer que nous appartenions au même club.

Cela lui arracha un sourire sans joie.

— Bienvenue chez les losers, soupira-t-il.

Nous communiâmes en silence pendant quelques instants.

J'avais trouvé en Neil une espèce d'alter-ego en section littéraire. Quand mon estime de moi se faisait hacher menu par le professeur Ryleh, la sienne était broyée au pilon par le professeur Kell, enseignante de français en prépa littéraire. Malgré nos centres d'intérêt divergents, nous avons trouvé dans ce rejet commun une raison de nous rapprocher, et de nous soutenir mutuellement.

J'avais initié le raclement de gorge qui devait précéder un « Comment ça va ? » des plus communs, mais il ne me laissa pas le temps de le prononcer.

— Alors, pourquoi écrire ? s'exclama-t-il soudain.

Je m'adaptai en transformant ma question en :

— Hein ?

— L'écrivain, depuis quelque temps déjà, n'a plus l'outrecuidance de croire qu'il va changer le monde, qu'il va accoucher par ses nouvelles et ses romans un modèle de vie meilleur. Plus simplement, il se veut témoin, alors qu'il n'est, la plupart du temps, qu'un simple voyeur. Agir, c'est ce que l'écrivain voudrait par-dessus tout.

— Hmm. Quoi ?

— Agir, plutôt que témoigner. Écrire, imaginer, rêver, pour que ses mots, ses inventions et ses rêves interviennent dans la réalité, changent les esprits et les cœurs, ouvrent un monde meilleur. Et cependant, à cet instant même, une voix lui souffle que cela ne se pourra pas, que les mots sont des mots que le vent de la société emporte, que les rêves ne sont que des chimères. De quel droit se vouloir meilleur ? Est-ce vraiment à l'écrivain de chercher des issues ?

— Heu... Peut-être... Non ?

Il se prit soudain la tête entre les mains.

— Je n'en sais rien, Kylie ! Que ce soir sur le plan dialectique, thématique, analytique ou comparatif, Le Clézio me paralyse ! D'après Kell, je me suis perdu dans sa *Forêt des paradoxes*.

Comme je l'observais encore d'un air suspicieux (faut dire que l'italique ne transparaissait pas dans ses paroles), il précisa en brandissant son devoir :

— *La forêt des paradoxes*, un discours de Le Clézio qui a été donné comme sujet aux candidats à Normale Sup cette année.

— Ah.

J'aurais dû me douter que la tirade n'était pas de lui. Ça manquait de pulp et de zombies.

Le truc de Neil, c'était de raconter des histoires. Passer des heures à traire un texte pour le résumer, le disséquer, le démembrer dans le but de lui faire dire soit ce que tout le monde avait déjà compris, soit ce qu'il ne disait pas, ça ne le bottait nullement. C'est malheureusement ce que les institutions attendent des élèves pour leur délivrer un diplôme de « littéraire ». À mon avis, concernant Neil, elles auraient dû se contenter de ses histoires de zombies.

— Moi, c'est dans une forêt de fonctions exponentielles que je me suis perdue, lui confiai-je pour le consoler.

Il haussa les épaules.

— Et tu crois qu'on va réussir à en sortir, de ces jungles ?

— Sais pas. Au pire, on pourra abattre quelques arbres, se construire une cabane et trouver un point d'eau. Puis allumer un feu de camp dans la clairière.

— Pour y faire griller des marshmallows ?

Il avait compris le principe.

— Voilà.

S'il y avait bien une chose que je redoutais davantage que la distribution par le professeur Ryleh de nos copies de maths dans l'ordre décroissant des notes, c'était de me retrouver en séance de colle avec lui. Une heure complète au tableau à tenter de résoudre ses exercices avec le poids de son regard vipérin dans le dos... J'en avais des hoquets d'horreur aux effets désastreux sur mon transit. Certes, je partageais normalement cette épreuve avec mon binôme, qui n'avait rien d'un foudre de guerre. Mais j'avais quand même l'impression de prendre plus cher que lui.

Ce jour-là, un exercice de géométrie assez basique m'avait été dévolu. Il n'avait pas grand-chose à voir avec la thématique des fonctions exponentielles que nous étions en train d'étudier, mais j'imaginai qu'il s'agissait là d'une nouvelle méthode mise au point par Ryleh pour m'humilier.

Je n'en avais pas moins consciencieusement résolu l'exercice et attendais qu'il ait fini de s'occuper de mon binôme. À cinq minutes de la fin de la séance, il congédia mon compagnon d'infortune qui fila sans demander son reste et se tourna enfin vers moi, alors que j'avais passé trois quarts d'heure à patienter en sculptant un morceau de craie avec mes ongles – une tête de poulpe assez réussie.

Sans même un regard pour ce que j'avais écrit, il effaça ma portion de tableau en prononçant :

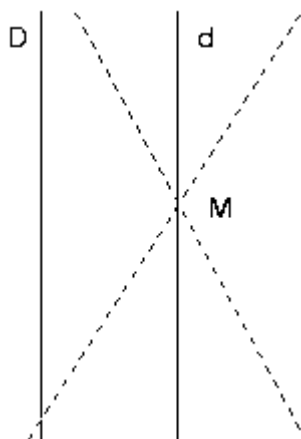
— Faux.

— Mais...

— Vous avez résolu cet exercice à la manière d'un élève de quatrième. Je vous accorde que c'est un progrès par rapport à la classe de maternelle où nous en étions restés la dernière fois, mais c'est très insuffisant par rapport au niveau attendu dans une classe préparatoire aux grandes écoles scientifiques. Pouvez-vous me rappeler la propriété que vous avez utilisée dans cette démonstration ?

Je négociai avec ma gorge pour qu'elle accepte de laisser passer un mince filet de voix.

— Par un point extérieur à une droite, il passe toujours une parallèle à cette droite, et une seule, soufflai-je, tout en refaisant dans ma tête un schéma pour me convaincre de cette évidence.



— Sauriez-vous le démontrer ?

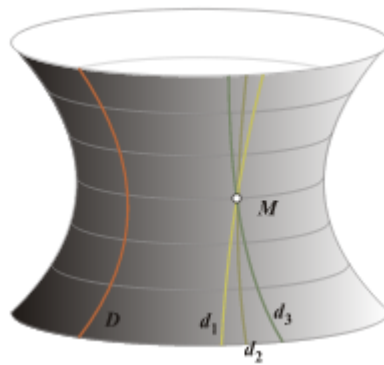
— Heu... Non. Il s'agit d'un postulat. Le cinquième d'Euclide.

L'extrémité du nez de Ryleh s'était approchée d'une façon très désagréable de ma joue. Je retins ma respiration pour ne pas sentir son haleine de poisson avarié lorsque sa voix douce et se faufila dans mon conduit auditif :

— Qui vous a dit que cet exercice devait être résolu dans le cadre de la géométrie euclidienne ?

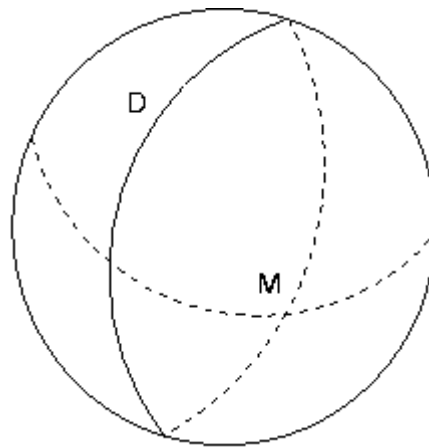
Oups.

En quelques coups de craie, il dessina au tableau une sorte de tube évasé :



— Sur cette surface hyperbolique, les droites d_1 , d_2 et d_3 sont parallèles à la droite D qu'elles ne rencontreront jamais, et passent toutes par le point M . Il en existe une infinité.

Il effaça son tube pour le remplacer par le dessin d'une sphère.



— Sur cette surface sphérique, il n'existe en revanche aucune droite parallèle à D passant par le point M .

Je dus admettre que c'était vrai.

— Voilà pourquoi, mademoiselle, vous vous êtes encore une fois lamentablement plantée.

Ma vie était un désastre. Je n'avais même plus du tout envie d'aller couper des arbres pour former une clairière et y faire griller des marshmallows. Le bonheur, c'était pas un truc fait pour moi. Je ne le méritais pas.

— Vous avez un plan B ?

Je distinguai pour la première fois un brin de sollicitude dans la voix du professeur.

Je maugréai :

— Si je trouve un couvent de bonnes sœurs athées...

Ryleh avait eu le temps de ranger ses affaires pendant que se terminait le processus de mise à mort de mon ego. Il se tenait sur le pas de la porte quand je l'entendis déclarer :

— Enfin une activité adaptée à une fille. À la bonne heure.

Malgré mon état de délabrement psychique, je fronçai les sourcils. Avais-je mal compris ?

— Pardon ? Qu'avez-vous dit ?

Il ne répondit pas. À la place, il cligna des yeux. D'une façon telle que j'en oubliai instantanément les deux chocs successifs que je venais d'éprouver afin de pouvoir me concentrer sur le dernier.

Avant de s'évanouir dans le couloir, le professeur Ryleh avait cligné des yeux *verticalement*. J'avais clairement vu ses paupières se rabattre comme les portes automatiques d'un magasin, alors qu'on n'est pas censés fonctionner de cette manière... Non ?

Avec l'impression désagréable qu'un court-circuit allait se produire de façon imminente sous mon crâne, je m'élançai à la poursuite de Ryleh. Et m'immobilisai brutalement une fois dans le corridor.

À l'endroit où mon professeur de mathématiques venait de disparaître, j'avais aperçu, du coin de l'œil, un tentacule vert et gluant glisser au niveau du sol.

J'avais besoin d'un remontant. Pas d'une plaquette de chocolat aux amandes ou d'une bouteille de Chouchen, mais d'un truc avec lequel je pourrais avoir davantage d'interactions. Un être humain, idéalement.

Je réservais cette cartouche à un moment où vraiment ça n'irait pas, et je pensais qu'il était enfin arrivé. Imaginer mon prof de maths avec des yeux de lézard et des tentacules de pieuvre, et pire, tenant des propos misogynes, était indéniablement le signe d'une grande détresse psychologique.

Je me dirigeai vers la salle de cours où officiait le professeur Psitras. Il avait été mon prof de maths pendant l'année de terminale, et c'était lui qui m'avait fait monter un dossier d'admission en prépa. À cette époque lointaine et bénie des dieux, six mois auparavant, où j'étais encore considérée comme une bonne élève...

Le cours venait de se terminer, et j'attendis que le dernier étudiant ait quitté la salle pour m'approcher du bureau.

Je fus accueillie par un large sourire qui contribua déjà à me remonter le moral. Psitras était un jeune prof de maths dynamique aux méthodes positives basées sur l'encouragement, aux antipodes du règne de la terreur qui avait cours chez Ryleh. Et il dégageait une odeur d'after shave à l'eau d'oranger plutôt que de poisson pas frais.

— Bonjour, Kylie. Que puis-je faire pour vous ?

Il ne m'en fallut pas davantage pour partager avec mon ex-prof de maths mes doutes sur mon orientation, ma vie future, ma place au sein de l'humanité. Je lui racontai mes échecs répétés avec le professeur Ryleh, mon incapacité à répondre à ses exigences et plus globalement à celles du cursus auquel je m'étais inscrite. Il m'écouta d'un air grave puis finit par me demander :

— Avez-vous remarqué quelque chose de spécial, chez Ryleh ?

Il était hors de question que j'évoque des histoires de paupières reptiliennes ou de tentacules de poulpe, mais je mentionnai tout de même la phrase sur les filles que j'avais cru l'entendre prononcer.

— Le professeur Ryleh a laissé entendre que les maths ne seraient pas une matière qui conviendrait aux femmes.

— Ridicule ! rugit Psitras. Que fait-il de Maryam Mirzakhani ? Et de Nalini Anantharaman ? Pas besoin de remonter jusqu'à Ada Lovelace ou Hypathie D'Alexandrie pour trouver des contre-exemples !

— Des exceptions qui confirment la règle, soupirai-je. À ses yeux, du moins.

— Voyons... Au sein de votre classe, vos camarades de sexe féminin rencontrent-elles le même genre de difficultés que vous ?

Je n'avais pas réfléchi à la question sous cet angle. Nous étions 15 filles pour 25 garçons. Et je devais reconnaître que les XX se débrouillaient globalement moins bien que les XY. En tout cas, au

début de l'année. Et puis, pour certaines, la situation s'était peu à peu arrangée. Il y avait maintenant 3 filles dans le top 10. 3 filles qui avaient en commun de...

J'écarquillai les yeux sous l'effet de la révélation. Mais avant que je n'aie eu le temps de la verbaliser, Psitras me demanda :

— Vous avez une de vos copies de maths, sur vous ?

Le dernier devoir traînait toujours dans mon sac. Je le récupérai pour le donner à Psitras qui l'examina en hochant la tête.

— Hmm... C'est bien ce que je pensais...

— Quoi ? m'exclamai-je pleine d'espoir. J'ai été sous-notée ? Je vais pouvoir déposer une réclamation ?

— Pas exactement. Mais voyez-vous, il n'est pas logique que cette question, là, la numéro 4, soit traitée avant la 6. La 6 utilise un raisonnement similaire mais plus simple à maîtriser. Pareil pour la 8. Le devoir aurait d'ailleurs dû commencer par celle-là.

— Le professeur Ryleh nous a expliqué que les questions n'étaient pas proposées dans le même ordre à tout le monde, prononçai-je lentement. Pour éviter les tricheries.

— En tout cas, déclara Psitras, l'ordre de ces questions a un impact direct sur la difficulté de résolution globale du problème. S'il n'est pas le même pour tous les élèves, certains seront forcément favorisés par rapport à d'autres.

La perfidie de Ryleh m'apparaissait dans toute son ampleur. S'il nourrissait réellement des préjugés concernant la capacité des filles à exceller en mathématiques, il lui suffisait, pour étayer ses hypothèses, de nous distribuer des questionnaires « adaptés » en fonction de notre sexe.

Il me restait tout de même une objection.

— Nous avons commencé à travailler, ce trimestre, sur certains sujets de concours réels, qui ne peuvent pas être manipulés de cette façon. Et je dois reconnaître que mes résultats ne se sont pas améliorés pour autant.

Psitras m'observa un instant avant de se saisir d'un morceau de craie.

— Je vais vous montrer un truc. Une sorte de démonstration par l'exemple, même si elle n'est pas exactement d'ordre mathématique.

Il inscrivit alors au tableau une série de mots :

- 1) Chien
- 2) Crime
- 3) Voyage

— En début d'année, j'ai proposé à mes élèves de faire un petit exercice littéraire. Je leur ai distribué cette liste de mots en leur demandant de trouver pour chacun d'entre eux, l'un après l'autre, une anagramme. Dès qu'ils avaient la solution pour le premier mot, ils devaient lever la main.

Quand la moitié de la classe a eu levé la main, nous sommes passés au mot suivant, que le précédent ait été trouvé ou non. Et nous avons fait de même pour le troisième. Vous voulez bien essayer ?

Je trouvai assez rapidement « Niche » pour le premier mot et « Merci » pour le second. Il me fallut une dizaine de secondes supplémentaires pour transformer « Voyage » en « Goyave », qui est tout de même moins commun. Mais du diable si je voyais où Psitras voulait en venir...

— Très bien, approuva-t-il. Maintenant, vous devez savoir que je n'avais pas donné la même liste à tous mes élèves. Une moitié, que j'appellerais le groupe des cobayes, avait reçu celle-ci :

- 1) Echech
- 2) Lâcher
- 3) Voyage

Vous retentez votre chance ?

Je m'escrimai sur le premier mot pendant une minute avant d'avouer mon échec – justement. C'était apparemment ce qu'attendait Psitras.

— Il n'y a pas de solution pour les deux premiers mots de la liste des cobayes, m'avoua-t-il. Le troisième, en revanche, était identique. Eh bien figurez-vous que si tous les récipiendaires de la première liste ont résolu la 3^{ème} énigme commune, aucun des cobayes n'a su le faire avant eux.

Je digérai l'information.

— C'est donc si facile que ça d'instiller un sentiment d'échec chez quelqu'un ? murmurai-je, abasourdie.

Je n'avais jamais réellement pris conscience de ce que « partir perdant » pouvait avoir comme conséquence. Dans quelle mesure le poids des échecs accumulés pouvait influencer sur la difficulté à obtenir des succès futurs.

Je remerciai le professeur Psitras pour son aide précieuse et filai retrouver Neil avec qui j'avais prévu de déjeuner.

— Nan ? Sérieux ?

Je venais de partager avec Neil les révélations de Psitras, en compagnie de paninis tomates-mozzarella consommés à l'extérieur du lycée – notre menu habituel quand la cantine servait un hachis Parmentier des plus suspects – et son indignation était à la hauteur de la mienne.

— Et tu ne sais pas le pire, ajoutai-je. Je soupçonne Ryleh d'être de mèche avec Howard, le beau gosse premier de la classe. Comme par hasard, les résultats en maths des filles qui acceptent de sortir avec lui s'améliorent peu de temps après. Je doute fort que ce soit dû uniquement à des cours particuliers...

— Mais c'est dégueulasse, s'enflamma aussitôt Neil, tu devrais porter plainte ! Dénoncer ces ordures à la hiérarchie ! Pire, poster toute l'histoire sur Twitter et sur Facebook !

— Ça ne me déplairait pas de voir Ryleh et Howard poursuivis par les foudres des organisations féministes, admis-je. Mais je voudrais être sûre de mon coup avant de dégainer l'artillerie lourde.

— Que comptes-tu faire ?

Il y avait un peu d'inquiétude dans sa voix. Il n'avait sans doute pas tort, mais j'étais décidée à procéder à ma manière.

— Je vais affronter Ryleh les yeux dans les yeux, en le mettant face aux preuves que j'ai accumulées. Et je vais faire ça devant toute la classe. Comme ça, il y aura au moins quatorze autres nanas pour me soutenir. Si je le prends par surprise, il n'aura pas eu le temps de préparer sa défense.

Je serrai les poings.

— Et je vais le détruire.

Neil, qui ne partageait pas mon sens du mélodramatique, poussa un soupir.

— Je n'arriverai pas à te faire admettre que c'est loin d'être la meilleure des idées, pas vrai ?

Il me connaissait bien.

— Bon, conclut-il, fataliste, je vais aller travailler à la bibliothèque. Tu me raconteras après ? Si tu es toujours en vie.

— Ha ha.

J'ignorais encore, à ce moment-là, que cette dernière phrase n'aurait pas dû me faire rire.

Ma voix tremblait un peu. Mais ce n'était pas grave. L'important, c'était qu'ils m'écoutaient tous. Moi, la fille debout devant le bureau du professeur, qui tenait dans sa main les feuilles des énoncés truqués, comme autant de preuves de la véracité de mes accusations.

—... Et si vous estimez encore aujourd'hui qu'une femme doit être cantonnée aux tâches ménagères du foyer, à torcher les mômes en s'occupant de la popote, et que seuls les hommes ont la capacité d'appréhender réellement les choses de l'esprit, c'est que vous êtes... vous êtes... un vieux schnock tout moisi.

Je m'interrompis, légèrement essoufflée. Bon, ce n'était pas du Simone de Beauvoir, mais j'espérais tout de même que mon discours ferait son petit effet.

Il fut accueilli dans un silence qui dura cinq longues, très longues secondes, pendant lesquelles Ryleh soutint mon regard sans ciller.

Et puis il cilla. Je laissai échapper un glapissement d'horreur.

Ses yeux. Le coup des portes automatiques. *Il l'avait refait.*

Paniquée, je me tournai vers le reste de la classe.

— Vous avez vu ? Vous avez vu comme moi ce que ce type fabrique avec ses paupières ?

Indéniablement, ils avaient vu. Et tout portait à croire que ça ne leur posait aucun problème.

Ils s'étaient tous mis debout. Et me regardaient avec des yeux morts dont les pupilles avaient disparu. Une odeur de vase avait envahi la pièce et mon panini du midi sembla pris d'une envie subite de remonter à la surface pour assister directement à la suite des événements.

Howard – ou l'être a posteriori non humain que j'avais connu sous ce nom – se mit alors à psalmodier d'une voix gutturale une mélodie étrange qui faisait quelque chose comme :

— Englou Mnglou Naftou Louri Ewag Anal Ftan.

Je ne m'accordai pas le temps de rembobiner la cassette pour tâcher de décoder le message et pris mes jambes à mon cou pour m'élancer en dehors de la salle de cours.

Quand je réalisai que toute la classe de Ryleh s'était lancée à mes trousses avec « Englou Mnglou » à la bouche, pour la première fois de ma vie, mes cheveux habituellement affublés d'une ondulation Babylisso-résistante, se dressèrent sur ma tête raides comme des piquets.

Faisant fi de cette nouveauté capillaire, j'ouvris une porte au hasard, espérant trouver du secours – et accessoirement la confirmation que ce n'était pas moi qui était d'un coup devenue complètement maboule – parmi les autres élèves du lycée.

La salle était vide – si l'on excluait le couple d'enseignants occupés à s'embrasser à pleine bouche. Je faillis refermer la porte en m'excusant pour le dérangement, mais je sursautai en reconnaissant le professeur Psitras et le professeur Kell. Qui, à y regarder de plus près, ne s'embrassaient pas

vraiment comme j'embrasse Nicholas Hoult dans mes rêves (je vous rappelle que dans cette histoire, j'ai dix-huit ans). Ils procédaient plutôt à des échanges salivaires par tentacules buccaux interposés.

Lorsque leurs yeux membraneux se posèrent sur moi, je bondis en arrière avec un miaulement de terreur. La mélodie sinistre résonnait à présent partout dans les couloirs, et je caressai un instant l'idée de me laisser attraper, de me faire mordre, ou piquer, ou ce qu'il fallait pour devenir comme eux, rentrer dans le rang et me fondre dans la masse.

Mais il me restait un dernier espoir. Neil. La bibliothèque. S'il y était encore et n'avait pas été transformé, alors peut-être que nous pourrions à nous deux trouver une échappatoire.

Je me ruai vers l'annexe du bâtiment qui abritait la bibliothèque. Heureusement, l'absence de pupilles chez les disciples de Ryleh avait quelque peu mis à mal leur capacité à se repérer dans l'espace, et a fortiori à me repérer moi. Leur aveuglement était sans doute le seul avantage dont je disposais dans ma fuite. Je profitai de mon passage dans la cour pour frotter mes vêtements contre le limon déposé sur les pierres verdâtres, afin de dissimuler autant que possible mon odeur, et slalomai entre les horreurs non-vivantes qui avaient autrefois été mes camarades.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit en me faisant grâce de tout grincement sinistre. Je remarquai l'absence du bibliothécaire, qui devait être occupé à partager sa salive avec un autre membre du corps professoral, et m'avançai avec précaution dans la pièce. L'odeur de marée était beaucoup moins présente à cet endroit et j'y vis une raison d'espérer.

Ce fut dans la section de littérature austro-hongroise – là où on était sûr de pouvoir s'installer sans être dérangé – que je découvris Neil.

Comme il semblait plongé dans son livre et qu'il ne psalmodiait rien, j'osai m'approcher.

— Oh Seigneur, Neil ! Montre-moi tes yeux !

Il leva la tête de son bouquin pour m'observer avec un air effaré, et, à mon plus grand soulagement, le regard céruléen que je lui connaissais bien.

— Kylie ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'as-tu fait à tes cheveux ? Et... tu as changé de parfum ?

Sans égard pour ses narines plissées, je l'agrippai par le bras.

— Viens m'aider à barricader la porte !

Nous étions seuls dans cette partie du bâtiment et il fallait tout mettre en œuvre pour réussir à gagner du temps.

Heureusement, en bon amateur de pulp, Neil savait quand ne pas poser de question. Et pendant que nous empilions tables, chaises et fauteuils le long de la porte d'accès, il aperçut par les fenêtres vitrées la cause du remue-ménage que je lui avais imposé.

— Nom d'une cocotte en papier !

— Oui, hein ? Note que ça me fait plaisir de ne pas être la seule à me taper cette vision d'horreur.

Les non-morts humaient l'air en levant le nez, frustrés d'avoir perdu la marque olfactive de leur proie. Je savais que ça ne durerait pas. Ryleh n'allait pas manquer d'arriver et j'étais certaine que ses yeux à lui fonctionnaient parfaitement.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Je ne suis pas sûre. Moi, peut-être. Ou toi, puisque tu ne t'es pas non plus transformé.

La perspective ne parut pas l'enchanter.

— Et qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

— Je ne sais pas. Trouver une solution pour sortir d'ici ?

Il me regarda d'un air ennuyé.

— Dans ce cas... Pourquoi on s'est donné autant de peine pour bloquer la porte ?

Il marquait un point. Mais on n'avait jamais dit que mes idées étaient obligatoirement bonnes.

— Il y a peut-être une autre façon de quitter cet endroit, tentai-je. Une grille d'aération, une bouche d'égout, j'en sais rien... Tu passes tellement de temps ici que tu dois forcément savoir ça, non ?

— Je peux te trouver les œuvres complètes de Bradbury les yeux fermés, me répondit Neil sur un ton acide, mais sache que je n'ai pas de compétence particulière en ce qui concerne les égouts.

Un mouvement au niveau de la porte vitrée attira brusquement notre attention. Les non-morts s'étaient rassemblés juste devant et se balançaient d'avant en arrière en bougeant les lèvres de conserve.

Les cheveux de Neil se dressèrent à leur tour sur sa tête.

— Je crains qu'on ne soit repérés, chuchota-t-il. Tu sais ce qu'ils racontent ?

— Englou Mnglou Naftou Louri Ewag Anal Ftan.

Je haussai les épaules devant son air ahuri.

— Et non, je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire.

— Moi, si.

L'air ahuri changea aussitôt de camp.

— Ah bon ?

— « Dans sa demeure de R'Iyeh, le défunt Cthulhu attend en rêvant. » Et au fait, ça se prononce « *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'Iyeh wgah'nagl fhagn* ».

— WTF ?

— Lovecraft. Le mythe de Cthulhu. Les Grands Anciens. Ça te parle ?

— Vaguement. Tu sais, moi je ne lis que des polars. Et ça signifie quoi, en vrai ?

— Qu'on est dans la panade. Nos camarades de classe se sont transformés en adorateurs de Cthulhu. Et d'après le mythe, on ne peut pas gagner contre les Dieux Extra-Terrestres. On devient fous avant. D'ailleurs, ajouta-t-il en indiquant nos nouvelles structures capillaires, je crois que ça a déjà commencé.

— C'est un cauchemar, gémis-je en me ratatinant sous le bureau où nous avons trouvé refuge.

— Oui, approuva Neil dont la culture horrifique lui permettait de pas trop mal prendre la chose.

Ce fut alors qu'une idée complètement folle (ce qui n'est pas rien dans le contexte) germa dans mon esprit.

— Attends... On tient peut-être un truc, là...

Je fermai brièvement les yeux, parce que c'est ce qu'on fait quand on veut éviter qu'une pensée ne s'évanouisse avant d'avoir lâché tout son jus.

— Les livres, murmurai-je. Les livres de français au programme de Maths Sup cette année...

Neil avait commencé à feuilleter un vieux numéro de *Weird Tales*, soit parce qu'il y cherchait des indices pour se tirer de là soit parce qu'il voulait le finir avant d'être dévoré.

— Oui ? m'encouragea-t-il néanmoins.

— *Les yeux jaunes du crocodile* de Pancol, *Seras-tu là ?* de Musso et surtout *Et si c'était vrai ?* de Levy. Ça ne te paraît pas curieux ?

— On est mieux lotis en section littéraire, admit-il. *L'affaire Jane Eyre* de Fforde, *Les Zinzins d'Olive-Oued* de Pratchett et le *Guide du voyageur galactique* d'Adams.

— Je vois ça comme une preuve supplémentaire de ma théorie, avançai-je, toute excitée.

— Ta théorie ?

— Tout ceci n'est qu'un rêve. Ou un cauchemar, comme on veut.

Neil m'observa avec une moue dubitative.

— Tu crois ?

— J'ai vu Psitras rouler une pelle à la mère Kell ! Si c'est pas un indice déterminant, ça !

— Et ça change quoi, exactement ?

— Ça change tout ! Parce que ça veut dire *qu'il ne peut rien nous arriver*.

Je voyais bien que Neil n'était pas convaincu.

— C'est un peu risqué, comme théorie. Si tu te plantes...

— Pince-moi.

—... Je ne pourrais pas t'embrasser, plutôt ?

J'éclatai d'un rire triomphant.

— La preuve ultime que j'ai raison ! Mais du coup, je ne sais pas si c'est toi qui rêves ou moi.

— Alors concrètement, ça veut dire qu'il ne nous reste plus qu'à attendre que les mignons du Grand Maître trouvent un moyen de défoncer la porte ? Et au lieu de mourir de peur, l'un de nous va se réveiller ?

— Peut-être.

— J'aurais préféré une certitude.

Un bruit sourd en provenance de la porte nous fit soudain lever la tête. Nous avions omis de la surveiller pendant nos palabres.

— Oh oh.

Les adorateurs s'étaient placés en rang de part et d'autre de l'accès, formant un long corridor. Ils avaient ainsi préparé le terrain pour que des tentacules s'immiscent dans la pièce par les moindres interstices. Les filaments étaient à présent occupés à bouger les meubles qui constituaient notre barrière de défense. Je reconnus dans la silhouette sombre qui s'agitait en amont des tentacules celle du professeur Ryleh.

L'assaut était imminent.

Malgré mes propres affirmations, je sentis une sueur froide couler dans mon dos.

— Il faut qu'on prenne les devants, décidai-je alors. Qu'on fasse quelque chose pour briser le rêve, même si c'est symbolique. Parce qu'il y a quand même un risque qu'on reste piégés à l'intérieur d'un schéma onirique si on ne met pas en place un rituel cathartique.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes mais agir me paraît une bonne idée, m'appuya Neil.

— Il nous faut une arme. En tant que spécialiste du mythe, qu'est-ce que tu recommandes ?

Une chaise vola dans la pièce, démontrant, s'il le fallait encore, l'urgence de la situation.

— C'est justement le souci avec le mythe de Cthulhu, soupira Neil. Les gentils ne peuvent pas gagner. Il n'y a pas de concept de balle en argent, d'eau bénite, ni même de bombe à pultrons pour tuer un Grand Ancien. Si on s'en tient au canon, ça se termine forcément mal.

Le moment était venu d'activer le turbo neuronal. J'avalai une tasse de thé virtuelle et imaginai caresser un chat avant de demander :

— Il est mort en quelle année, Lovecraft ?

— 1937.

J'étais contente d'avoir un spécialiste sous la main.

— Ça veut dire que ses œuvres sont dans le domaine public ?

— Oui.

— Donc que tu peux écrire une suite ? Pour faire évoluer le mythe ?

— Houlà ! Mais c'est une sacrée responsabilité ! Qu'est-ce que tu as en tête ?

— J'en reviens à mon point du début : une arme. Il faudrait que tu inventes une arme capable de détruire un Grand Ancien.

Pour la première fois – ce qui est à mettre à son crédit – Neil me regarda comme si j'étais vraiment folle.

— Tu es vraiment folle.

— Merci. Pour l'arme, il faudrait que ce soit quelque chose de cohérent. C'est-à-dire, que sa nature et son usage n'entrent pas en contradiction avec tout ce qui a pu être écrit avant.

— Tu veux dire... Si je prends une clé, par exemple, ça ne marchera pas parce que ce genre d'objet a eu plein de fois l'occasion d'être confronté aux monstres, c'est ça ?

— Exactement. Pareil pour une paire de ciseaux ou un stylo. Il faut utiliser quelque chose d'inédit, de différent.

Je le vis farfouiller dans ses poches.

— Ça ferait l'affaire, ça ?

Dans sa main se trouvait un papier gras qui contenait le reste de son panini tomate-mozzarella.

Ce fut à mon tour de froncer le nez. Mais les tables et les chaises continuaient de bouger et nous n'avions plus vraiment le temps de faire la fine bouche.

— Tu es sûr que Lovecraft n'a jamais parlé de panini tomate-mozzarella dans ses bouquins ?

— Heu, oui. J'ai tout lu de lui, et je pense que la mozzarella m'aurait marqué.

Je m'emparai du reste de sandwich alors qu'il ne restait plus qu'une table et un bouquet de chaises pour bloquer l'ouverture de la porte. Le visage déformé de Ryleh se pressait déjà contre la vitre et commençait à ressembler désagréablement à une tête de seiche vomissant des rejets tentaculaires.

Je récupérai un crayon qui avait roulé sous une table et ma copie de maths où il restait de larges espaces vierges et les tendis à Neil.

— Tu as approximativement trois minutes pour faire de ce sandwich l'artefact le plus puissant de l'univers de Cthulhu.

— Hmm. Ok. On s'en fout si ce n'est pas édité ?

— On s'en fout, confirmai-je en me mettant en position.

Et trois minutes plus tard précisément, armée des reliefs d'un panini tomate-mozzarella aspirant à la postérité, je m'élançais à l'assaut d'une forme cauchemardesque en hurlant de manière peu inspirée « Aaaahhhh » – et en espérant très fort que tout ceci n'était effectivement qu'un cauchemar.

— Epilogue —

— Que se passe-t-il, mon amour ? Pourquoi as-tu crié ?

— Je... je crois que j'ai fait un mauvais rêve.

— Mon pauvre lapinou en sucre !

— C'était horrible... Je me trouvais dans un lycée à Arkham, il s'y passait des choses totalement farfelues... Tout était si bizarre. Irréel, et effrayant. J'avais l'impression de ne plus être moi-même...

— Un vilain cauchemar, on en fait tous. Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus.

— Tu as raison, mamour. Mais tout de même... quand cette fille complètement cinglée s'est jetée sur moi avec son emballage de panini tomate-mozzarella... J'ai vraiment cru que j'allais mourir, cette fois.

— Voyons, mon Cthulhuret, tu sais bien que tu es immortel. Allez, je vais souffler quelques soleils pour que tu puisses te recoucher, et te masser un peu les tentacules.

— Merci, Shubinette. Qu'est-ce que je deviendrais, sans toi...

— Quoi qu'il arrive, tu resteras à jamais mon grand Cthulhu d'amour. Rendors-toi, maintenant. Et tâche de faire de plus jolis rêves.

* * * * *

*N'est pas mort ce qui a jamais dort. Et au long des siècles peut mourir même la mort.
(Necronomicon)*

*MWAHAHAHAHAHAHAHA...ARGL*touss* pardon.*

Notes diverses et Références pour Rendre à César et faire Sérieux

L'intégralité du discours de Le Clézio lors de la remise du Prix Nobel de littérature en 2008 – *Dans la forêt des paradoxes* est disponible ici :

http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2008/clezio-lecture_fr.pdf

Un extrait de ce discours a réellement été proposé en 2015 au concours permettant d'intégrer l'École Normale Supérieure :

http://www.ens.fr/IMG/file/concours/2015/BL/sujets%20BL/15_BLSES_Composition-fran%C3%A7aise.pdf

Les schémas géométriques sont tirés de Wikipédia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9om%C3%A9trie_non_euclidienne

La démonstration à base d'anagrammes du professeur Psitras est inspirée de la vidéo citée dans cet article : <http://reseauinternational.net/petite-demonstration-dimpuissance-acquise/>

Aucun panini tomate-mozzarella n'a été consommé pendant la rédaction de cette nouvelle.

Un énorme merci à Neil Jomunsi pour avoir été une telle source d'inspiration. Tout est sa faute ☺.

Vous pouvez le retrouver ici : <http://page42.org/> et un peu partout sur le Net.

!! Happy Ray's Day !!